

DELUGE HARDCORE

Du 1er au 5 mai, le premier teknival de l'année a réuni en région parisienne entre huit et dix mille participants...
Têtes dans les baffles ; pieds dans la gadoue.

Photos : Pierre-Emmanuel Rastoin

«**N**on, pas ici, Monsieur. Garez-vous un peu plus loin. Merci...Oui, oui, la soirée c'est par là...» Les deux vaillants gendarmes dépêchés sur place ce samedi après-midi canalisent tant bien que mal la circulation sur une petite route de campagne. Scène surréaliste que ces courageux képis bleus débordés par des flots de ravers à pied, en voiture ou en camion.

les bières sont fraîches. Tranquille. Après une vingtaine de minutes de marche, la musique commence à se faire plus insistante. Sur la droite, soudain, une déchirure dans la haie. Le camp.

Champ de boue

Sous un ciel plombé, des dizaines d'enceintes, des centaines de kilos de son rivalisent de puissance pour

que sa gamelle l'a complètement retourné ! Il n'est pas le seul bien entamé. Devant nous, un lascar dérape dans le bourbier. Trop défoncé pour se protéger avec les mains, il bascule à plat ventre dans une flaque. Se relève, s'étale à nouveau. Nous nous approchons, l'empoignons pour l'aider à retrouver ses appuis défaillants. Il tousse, crache, pue le whisky à plein nez. Plus proche du clochard que du raver.



La carte bien calée sur les genoux, nous avons suivi les instructions téléphoniques de Carine, une copine arrivée la veille en reconnaissance. Mais d'autres, rencontrés plus tard, nous raconteront avoir tourné des heures dans l'obscurité.

Carine avait parlé de boue, vendredi... Et la boue, effectivement, sera la star du week-end. Sur la route qui mène au teknival, on la voit partout. Chaussures, pantalons, parkas. Jusqu'aux visages, parfois. Avec nos jeans et nos baskets propres, nous faisons un peu tâche. «Ils sont tous frais, ceux-là.» lâche en nous croisant un festivalier crotté. C'est vrai qu'on a bonne mine. Il est quinze heures, le pique-nique attend dans le sac-à-dos,

remplir l'espace de grondements infernaux. Plus bas, bien plus bas, un petit peuple kaki se noie sous le déluge hardcore, les pieds englués dans un champ de boue.

Nous dépassons les grappes de tentes d'où émergent parfois un pied, un sac ou une tête hirsute flanquée d'un pétard. Puis nous pénétrons dans la place. De plus près, l'impression bizarre de se trouver dans une kermesse trash prévaut. D'un stand à l'autre, le chaland a le choix entre bière, merguez, space-cake, whisky, crêpe, vinyle ou ballon de gaz hilarant. Au bout d'une allée de sound-systems, nous rencontrons un copain qui vient d'avaler une assiette végétarienne. Il prétend

Autour de nous, ça parle assez peu. Ou alors en petit groupe. De toute façon, notre velléité de communication est condamnée par le rugissement continu des enceintes. Alors, courbées sous le crachin persistant, les sombres silhouettes pataugent en silence dans le fracas des caisses claires.

Apocalypse

Tout au long de la journée, nous poursuivons notre promenade collique. Toujours les mêmes visages fermés. Les quelques propos arrachés au vacarme tournent essentiellement autour du cours du



speed, de la rareté des micro-points ou de la dégradation de la qualité de l'ecstasy. Comme anesthésié par la pluie, chacun se recroqueville dans son coin et se démonte consciencieusement la tête en attendant l'étincelle. Parfois, même, on entend parler musique. «T'as vu comme le son des Spi tape fort ?» «Ah ouais, mais t'as fait un tour du côté des Furious ? Trop puissant.»

l'abri de la pluie. Dans le déferlement de décibels alentour, c'est une oasis de convivialité. Autour du feu, on retrouve des gestes élémentaires. Papoter, échanger des souvenirs ou un joint humide. Quelques grammes de finesse...

Beautiful people

Au hasard d'une baffle vrombissante, nous tombons sur un chef

aussi enthousiaste, voire à la limite de l'exaltation, Olive, colleur d'affiches dans le civil, mobilise toutes ses ressources mentales pour la collectivité. Il passe sa nuit à tenter de percer l'épaisse couche de nuages qui masque le ciel. Mais son acharnement ne suffit pas et il abandonne sa tâche titanesque à l'aube, épuisé. Plus dilettants, les deux jeunes auto-stoppeurs ravis que nous récupérons di-



Effectivement, ça tape fort. Au crépuscule, la vision du Teknival est encore plus impressionnante. Les rangs des participants ont grossi. A la grosse vingtaine de sons qui déchirent la nuit dans une cacophonie apocalyptique s'ajoutent les effets lumineux qui partent vers les nuages. Le spectacle s'apparente irrésistiblement à la fin de l'Evangile selon Saint-Jean.

A la limite du camp, installée sous une toile de parachute, l'antenne de Médecins du Monde assure un suivi sanitaire discret et permanent. Ou, tout simplement, accueille ceux qui cherchent un coin tranquille pour s'asseoir à

d'entreprise fan de Harley, la quarantaine, qui prend ses distances tous les week-ends avec sa boîte de plomberie pour faire la route des Teknivals. Une sorte de révélation. Depuis quelques années déjà, il s'est fondu dans la masse des travailleurs qui peuplent ce petit mode de l'underground à travers l'Europe. Rafi, lui, emmitoufflé dans sa parka militaire, petite crête affleurant sur son crâne rasé, n'a pas encore franchi le cap. Il court les teufs depuis plusieurs saisons, mixe de temps en temps avec les Tomahawks, mais hésite encore à tout plaquer pour un camion et une paire de platines. Tout

manche matin sur le chemin du retour s'inquiètent de leurs cours de chinois du lendemain. Miracle, et en même temps ironie de cette fête qui rassemble des participants si dissemblables, pour les voir s'éloigner au petit matin, saoulés de bruit et de feu, vers leurs quotidiens respectifs. Lundi, seuls resteront les travailleurs qui devront composer avec leur descente et l'intransigeance du maire. Le brave homme leur offre, sous l'oeil vigilant de la maréchaussée, de remorquer leurs sound-systems embourbés. Pour 150 francs... La vie reprend.

Antoine Calvino